

ZAGREB-PARIS

TERREURS DE JEUNESSE

Malgré son titre, le premier long métrage de Radovan Tadic n'est ni sur la jeunesse, ni sur l'erreur. Et bien qu'il soit né un 30 août à Zagreb, il n'a pas le profil orthodoxe du cinéaste yougoslave moyen. Il serait plutôt un disciple délinquant du courant Jacquot/Carax (France) et un imitateur maladroit de Wenders (Allemagne/USA/Australie). Il tient aussi de Cocteau (mort il y a des années, s'il faut en croire la rumeur, mais monté directement au paradis des poètes).

On aura compris, à cette introduction confuse et angélique, qu'*Erreur de jeunesse* est un film difficile à situer dans la géographie internationale du cinéma. Est-ce du cinéma, d'abord ? Pas si sûr : à force d'accumuler les preuves, virtuoses et virevoltantes, de son talent de décadrer ou de filmeur de panoramiques ; à force de travailler à retrouver l'alchimie des noirs et blancs oubliés ; à force de surdialoguer son histoire et de multiplier les croisements de personnages ; à force, en un mot, d'en faire toujours trop, Radovan Tadic découvre un *no man's land* extrêmement fascinant, à mi-chemin du cinématographe défunt des premiers temps et des recherches sur l'art abstrait les plus contemporaines.

La plupart des lecteurs, du moins ceux qui seront parvenus jusqu'ici, arrête-

Abstrait comme un tableau de Pollock, joué à la perfection par Francis Frappat et Muni, « Erreur de jeunesse » a une qualité d'angoisse que l'on n'oublie pas. Métro, demi-sommeil et meurtres. Pour son premier film, Radovan Tadic fait fort : histoire ivre, délires sexuels, poésie post-wendersienne. Deux ou trois cauchemars pour l'éternité.

ront de lire cette prétendue « critique » qui ne leur a encore rien exposé du scénario, des personnages, des acteurs. Le spectateur a toujours raison. Voici donc, en version expresse, la critique de cinéma tant attendue : *Erreur de jeunesse* est un beau film qui s'attache aux pas d'un jeune homme déboussolé, perdu dans un monde déshumanisé et froid. Il rencontre une fille qui veut, de force, coucher avec lui, mais bien qu'elle soit belle (c'est Géraldine Dannon), il refuse ses avances explicitement explicites (« *Je suis curieuse de connaître le goût de ton corps, la forme de ta bite, le goût de ton sperme* »). Il en aime une autre, une infirmière, mais ça, c'est pour plus tard.

Parallèlement aux amours confuses de ce beau jeune homme (Francis Frappat, formidable de décontraction timide), nous suivons les meurtres inexplicables qu'une vieille dame indigne provoque par téléphone. Cette vieille dame est la

voisine du beau Francis. C'est aussi une fée. Une fée ? Comment appeler autrement la sublime Muni, pour une fois plus fassbinderienne que bunuelienne (dont Olivier Séguret brosse, ci-contre, le portrait) ?

Parallèlement encore, Francis F. croise sur sa route un dandy décadent, joué *nature* par Patrick Bauchau. Ce flâneur désabusé connaît au moins aussi bien que Francis F. l'œuvre complète de T.S. Eliot. Ils deviennent amis, et parlent poésie dans des appartements à moitié vides et des cafés à terrasse. Le reste du film, comme s'il avait vraiment trop vu *Pickpocket*, Francis F. passe son temps dans le métro parisien, atteint par une cruelle syndrome, une maladie incurable, la fatigue.

D'où demi-sommeil comateux (il est toujours à moitié réveillé ou aux trois quarts endormi), rêveries, délires, hallucinations. C'est alors que le film bascule

et finit enfin par ne plus finir : il débouche sur cinq ou six sorties de secours possibles dont, par décence, nous ne vous dirons rien.

Maintenant que notre critique expresse d'*Erreur de jeunesse* est bel et bien terminée, venons-en à l'essentiel : le non-cinéma radical et passionnant de ce jeune cinéaste sans frontières. Le plus fou dans la manière de (non) filmer de Tadic, c'est qu'on sent qu'il est lui-même *addict* de cette manière mais qu'il n'en sait rien. Il croit raconter une histoire d'amour urbaine et faire un beau « roman d'apprentissage », alors que sa caméra, derrière son dos, filme l'impossible narration de rapports désespérément aphasiques.

Au fond, il fait du Jackson Pollock qui parle, une fresque exclusivement construite sur des malentendus (au sens de mal-entendu : il faut se lever tôt pour comprendre intégralement la bande-son vertigineuse d'*Erreur de jeunesse*), des courts-circuits de sens, tout un réseau sensuel de signes figuratifs qui deviennent, par pure accumulation, indéchiffrables.

Résultat : un beau méli-mélo de Breson à la sauce mode (Wenders/Carax/attraction du vide — voir plus haut), une manière fulgurante de trancher d'un coup de caméra dans un visage comme si c'était un steak, de décadrer l'action en même temps que les images,

de faire basculer le moindre plan dans un esthétisme photographique si radical qu'il en devient pathétique et — la contradiction n'est qu'apparente — qu'il éloigne la tentation du cliché fixe à des milliers de kilomètres.

Erreur de jeunesse est une merveille de non-sens. Si l'on veut bien jouer le jeu de ce (non) film, on part soi-même dans des rêveries qui ne croisent ce qui tient lieu de scénario qu'accidentellement, par hasard ou miracle. On sent confusément que Radovan Tadic serait tout à fait à l'aise dans un film porno : 1) parce que c'est l'un des derniers domaines non balisés du ciné, un endroit où l'artisan peut encore, malgré la baisse de qualité radicale, se faire les dents ; 2) parce qu'il est, au sens propre, obsédé par tout ce qui touche au sexe ; 3) parce que le mystère central de son (non) cinéma aurait peut-être ainsi une chance d'être éclairci : homo ou hétéro ? « Bi » ou masturbateur précoce ? Chaste ou bestial ?

En attendant le jour improbable où Tadic se décidera enfin à se lancer dans un vrai porno, on aura compris qu'il faut se précipiter, toutes affaires cessantes, à cette *Erreur de jeunesse*, le premier parcours sans faute d'un jeune cinéaste qu'on ait eu la chance de voir ces dernières années.

Louis SKORECKI